Concours ECRICOME Prépa, France

Session 2021, filière ECG

Résumé de texte

Durée : 2 heures

Ce que traite le sujet

- Texte
- Consignes

Sujet reproduit sans retouche à partir de la page suivante.

Résumé des parties, chapitres de cours liés et autres années :
prepahelp.com/annales/ecricome/ecg/2021/resume

Prepa Help ne revendique aucun droit sur le sujet, propriété de l'organisateur du concours.

ecricome

CONCOURS D'ADMISSION 2021

prépa

10

Résumé de texte

Options Scientifique et Économique

Mercredi 21 avril 2021 de 14h00 à 16h00

Durée : 2 heures

Candidats bénéficiant de la mesure « Tiers-temps » : 14h20 - 17h00

Consultez les consignes de l'épreuve en page 4.

Le concours ECRICOME PRÉPA est une marque déposée. Toute reproduction du sujet est interdite. Copyright ©ECRICOME - Tous droits réservés

CONSIGNES

Tous les feuillets doivent être identifiables et numérotés par le candidat.

Aucun document n'est permis. Le jury tiendra compte de la correction et de l'orthographe.

Conformément au règlement du concours, l'usage d'appareils communiquants ou connectés est formellement interdit durant l'épreuve.

Ce document est la propriété d'ECRICOME, le candidat est autorisé à le conserver à l'issue de l'épreuve.

Tournez la page s.v.p.

Dans son *Autobiographie,* publiée au lendemain de sa mort en 1873, John Stuart Mill raconte la sévère dépression dont il a été l'objet dans sa vingtième année. Il est devenu « insensible à toute jouissance comme à toute sensation agréable, dans un de ces malaises où tout ce qui plaît à d'autres moments devient insipide et indifférent ». Tous les remèdes qu'il essaie s'avèrent inefficaces, et sa mélancolie s'installe dans la durée. Il continue d'accomplir mécaniquement les gestes habituels, mais sans rien ressentir. Cet état douloureux se prolonge pendant deux ans. Puis, petit à petit, il se dissipe. Un livre que Mill lit par hasard à ce moment joue un rôle particulier dans sa guérison : c'est un recueil de poèmes de Wordsworth. Il y trouve l'expression de ses propres sentiments sublimés par la beauté des vers. « Ils me parurent comme une source où je puisais la joie intérieure, les plaisirs de la sympathie et de l'imagination, que tous les êtres humains pouvaient partager [...]. J'avais besoin qu'on me fît sentir qu'il y a dans la contemplation tranquille des beautés de la nature un bonheur vrai et permanent. Wordsworth me l'apprit non seulement sans me détourner de la considération des sentiments ordinaires et de la destinée commune de l'humanité, mais en redoublant l'intérêt que j'y portais ».

Près de cent vingt ans plus tard, une jeune femme se trouve enfermée en prison, à Paris : elle a conspiré contre l'occupant allemand, elle a été arrêtée. Charlotte Delbo est seule dans sa cellule ; soumise au régime des « Nuit et brouillard », elle n'a pas droit aux livres. Mais sa compagne de dessous, elle, peut emprunter des ouvrages à la bibliothèque. Alors, Delbo tisse une tresse avec des fils tirés de sa couverture et fait monter par la fenêtre un livre. Dès cet instant, Fabrice del Dongo habite aussi sa cellule. Il ne parle pas beaucoup, pourtant il lui permet de rompre la solitude. Quelques mois plus tard, dans le wagon à bestiaux qui la conduit vers Auschwitz, il disparaît, mais Delbo entend une autre voix, celle d'Alceste le misanthrope, qui lui explique en quoi consiste l'enfer vers lequel elle se dirige et lui montre l'exemple de la solidarité. Au camp, d'autres héros assoiffés d'absolu lui rendent visite : Électre, Dom Juan, Antigone. Une éternité plus tard, de retour en France, Delbo peine à revenir à la vie : la lumière aveuglante d'Auschwitz a balayé toute illusion, interdit toute imagination, déclaré faux les visages et les livres ... jusqu'au jour où Alceste revient et l'entraîne par sa parole. Face à l'extrême, Charlotte Delbo découvre que les personnages des livres peuvent devenir des compagnons fiables. « Les créatures du poète, écrit-elle, sont plus vraies que les créatures de chair et de sang parce qu'elles sont inépuisables. C'est pourquoi ils sont mes amis, mes compagnons, ceux grâce à qui nous sommes reliés aux autres humains, dans la chaîne des êtres et dans la chaîne de l'histoire. »

La littérature peut beaucoup. Elle peut nous tendre la main quand nous sommes profondément déprimés, nous conduire vers les autres êtres humains autour de nous, nous faire mieux comprendre le monde et nous aider à vivre. Ce n'est pas qu'elle soit, avant tout, une technique de soins de l'âme ; toutefois, révélation du monde, elle peut aussi, chemin faisant, transformer chacun de nous de l'intérieur. La littérature a un rôle vital à jouer ; mais pour cela il faut la prendre en ce sens large et fort qui a prévalu en Europe jusqu'à la fin du XIXe siècle et qui est marginalisé aujourd'hui, alors qu'est en train de triompher une conception absurdement réduite. Le lecteur ordinaire, qui continue de chercher dans les oeuvres qu'il lit de quoi donner sens à sa vie, a raison contre les professeurs, critiques et écrivains qui lui disent que la littérature ne parle que d'elle-même, ou qu'elle n'enseigne que le désespoir. S'il n'avait pas raison, la lecture serait condamnée à disparaître à brève échéance.

Comme la philosophie, comme les sciences humaines, la littérature est pensée et connaissance du monde psychique et social que nous habitons. La réalité que la littérature aspire à comprendre est, tout simplement (mais, en même temps, rien n'est plus complexe), l'expérience humaine. C'est pourquoi on peut dire que Dante ou Cervantès nous apprennent au moins autant sur la condition humaine que les plus grands sociologues et psychologues, et qu'il n'y a pas d'incompatibilité entre le premier savoir et le second. Tel est le « genre commun » de la littérature ; mais elle a aussi des « différences spécifiques ». On vient de voir que les penseurs de l'époque des Lumières comme de l'âge romantique ont tenté de les identifier ; reprenons leurs suggestions - en les complétant par d'autres.

Une première distinction sépare le particulier et le général, l'individuel et l'universel. Que ce soit par le monologue poétique ou par le récit, la littérature fait vivre des expériences singulières ; la philosophie, elle, manie des concepts. L'une préserve la richesse et la diversité du vécu, l'autre favorise l'abstraction, qui lui permet de formuler des lois générales. C'est ce qui fait qu'un texte est plus ou moins facile à absorber. *L'Idiot* de Dostoïevski peut être lu et compris par d'innombrables lecteurs, provenant d'époques et de cultures fort différentes ; un commentaire philosophique du même roman ou de la même thématique ne serait accessible qu'à la minorité habituée à fréquenter ce genre de texte. Cependant, pour ceux qui les comprennent, les propos du philosophe ont l'avantage de présenter des propositions sans équivoque, alors que les péripéties vécues par les personnages du roman ou les métaphores du poète se prêtent à des interprétations multiples.

En figurant un objet, un événement, un caractère, l'écrivain n'assène pas une thèse, mais incite le lecteur à la formuler : il propose plutôt qu'il n'impose, il laisse donc son lecteur libre et en même temps l'incite à devenir plus actif. Par un usage évocateur des mots, par un recours aux histoires, aux exemples, aux cas particuliers, l'oeuvre littéraire produit un tremblement de sens, elle met en branle notre appareil d'interprétation symbolique, réveille nos capacités d'association et provoque un mouvement dont les ondes de choc se poursuivent longtemps après le contact initial. La vérité des poètes ou celle des autres

interprètes du monde ne peut prétendre au même prestige que celle de la science, puisque, pour être confirmée, elle a besoin de l'approbation de très nombreux êtres humains, présents et à venir ; en effet, le consensus public est le seul moyen de légitimer le passage entre, disons, « j'aime cette oeuvre » et « cette oeuvre dit vrai ». A l'inverse, le discours du savant, qui aspire à une vérité de correspondance et se présente comme une affirmation, peut être soumis à la vérification immédiatement – il sera réfuté ou (provisoirement) confirmé. Nous n'avons pas besoin d'attendre des siècles, d'interroger les lecteurs de tous les pays pour savoir si l'auteur dit vrai ou non. Les arguments avancés appellent ici des contre-arguments : on s'engage dans un débat rationnel au lieu d'en rester à l'admiration et à la rêverie. Le lecteur de ce texte-là risque moins de confondre séduction et justesse.

À tout moment, le membre d'une société est immergé dans un ensemble de discours qui se présentent à lui comme des évidences, des dogmes auxquels il devrait adhérer. Ce sont les lieux communs d'une époque, les idées reçues qui composent l'opinion publique, les habitudes de pensée, poncifs et stéréotypes, qu'on peut appeler aussi « idéologie dominante », préjugés ou clichés. Depuis l'époque des Lumières, nous pensons que la vocation de l'être humain exige de lui qu'il apprenne à penser par lui-même, au lieu de se contenter des visions du monde toutes faites qu'il trouve autour de lui. Mais comment y parvenir ? Dans l'*Émile*, Rousseau désigne ce processus d'apprentissage par l'expression « éducation négative » et suggère de garder l'adolescent loin des livres, afin de lui éviter toute tentation d'imiter les opinions des autres. On peut toutefois raisonner autrement, puisque les idées reçues, surtout de nos jours, n'ont pas besoin de livres pour s'installer à demeure chez le jeune sujet : la télévision est déjà passée par là ! Les livres qu'il s'approprie, en revanche, pourraient l'aider à quitter les fausses évidences et à libérer son esprit. La littérature a un rôle particulier à jouer ici : à la différence des discours religieux, moraux ou politiques, elle ne formule pas un système de préceptes ; pour cette raison, elle échappe aux censures qui s'exercent sur les thèses formulées en toutes lettres. Les vérités désagréables - pour le genre humain auquel nous appartenons ou pour nous-mêmes - ont plus de chances d'accéder à l'expression et d'être entendues dans une oeuvre littéraire que dans un ouvrage philosophique ou scientifique.

Dans une étude récente, le philosophe américain Richard Rorty a proposé de caractériser différemment la contribution de la littérature à notre compréhension du monde. Il récuse l'usage de termes comme « vérité » ou « connaissance » pour décrire cet apport, et affirme que la littérature remédie moins à notre ignorance qu'elle ne nous guérit de notre « égotisme », entendu comme l'illusion d'une autosuffisance. La lecture des romans, selon lui, se rapproche moins de celle des ouvrages scientifiques, philosophiques ou politiques que d'un tout autre type d'expérience : celle de la rencontre avec d'autres individus. Connaître de nouveaux personnages est comme rencontrer de nouvelles personnes, avec cette différence que nous pouvons d'emblée les découvrir de l'intérieur, chaque action du point de vue de son auteur. Moins ces personnages nous ressemblent et plus ils élargissent notre horizon, donc enrichissent notre univers. Cet élargissement intérieur (semblable à certains égards à celui que nous apporte la peinture figurative) ne se formule pas en propositions abstraites, et c'est pourquoi nous avons tant de mal à le décrire ; il représente plutôt l'inclusion dans notre conscience de nouvelles manières d'être, à côté de celles que nous possédions déjà. Un tel apprentissage ne change pas le contenu de notre esprit, mais le contenant lui-même : l'appareil de perception plutôt que les choses perçues. Ce que les romans nous donnent est, non un nouveau savoir, mais une nouvelle capacité de communication avec des êtres différents de nous ; en ce sens, ils participent plus de la morale que de la science. L'horizon ultime de cette expérience n'est pas la vérité mais l'amour, forme suprême du rapport humain.

Faut-il décrire la compréhension élargie du monde humain, à laquelle nous accédons par la lecture d'un roman, comme la correction de notre égocentrisme, ainsi que le veut la description suggestive de Rorty ? Ou bien comme la découverte d'une nouvelle vérité de dévoilement, vérité nécessairement partageable par d'autres hommes ? La question terminologique ne me paraît pas être de première importance, pourvu que l'on accepte la forte relation qui s'établit entre le monde et la littérature, ainsi que la contribution spécifique de celle-ci par rapport au discours abstrait. La frontière, comme le remarque du reste Rorty, sépare le texte d'argumentation non du texte d'imagination, mais de tout discours narratif, qu'il soit fictif ou véridique, dès lors qu'il décrit un univers humain particulier autre que celui du sujet : l'historien, l'ethnographe, le journaliste se retrouvent ici du même côté que le romancier. Tous, ils participent à ce que Kant, dans un chapitre fameux de la *Critique de la faculté de juger*, considérait comme un pas obligé de la marche vers un sens commun, autant dire vers notre pleine humanité : « Penser en se mettant à la place de tout autre être humain. » Penser et sentir en adoptant le point de vue des autres, personnes réelles ou personnages littéraires, est l'unique moyen de tendre vers l'universalité, et nous permet donc d'accomplir notre vocation. C'est pourquoi il faut encourager la lecture par tous les moyens - y compris celle de livres que le critique professionnel considère avec condescendance, sinon avec mépris, depuis *Les Trois Mousquetaires* jusqu'à *Harry Potter* : non seulement ces romans populaires ont amené à la lecture des millions d'adolescents, mais de plus ils leur ont permis de se construire une première image cohérente du monde, que, rassurons-nous, les lectures suivantes amèneront à nuancer et à complexifier.

Tzvetan Todorov, ***La littérature en péril,*** Champs essais, Flammarion, 2014, pages 69 à 78.

Tournez la page s.v.p.

CONSIGNES DE L'ÉPREUVE :

1 - **RESUMER** ce texte en 250 (DEUX CENT CINQUANTE) MOTS.
On tolère 10 % en plus ou en moins (225 au moins, 275 au plus).
Tout manquement à ces normes (par excès ou par défaut) sera gravement sanctionné : par exemple, un résumé atteignant 300 ou n'atteignant pas 200 mots, sera noté zéro.

2 - **DONNER UN TITRE** au résumé (les mots du titre n'entrent pas dans le décompte des mots).
La qualité du titre compte dans le barême d'évaluation de la copie.

3 - **INDIQUER LE NOMBRE DE MOTS UTILISÉS** en portant les mentions suivantes très lisiblement et à l'encre : repère formé d'un double trait // dans le texte écrit après chaque tranche de 50 mots, décompte chiffré cumulatif (**50, 100, 150**, etc) en regard dans la marge, total exact en fin d'exercice.

*N.B. : On entendra par **MOT** l'unité typographique limitée par deux blancs, par deux signes typographiques, par un signe typographique et un blanc ou l'inverse. Ainsi : « **l'** » compte pour un(**1**) mot et « **c'est-à-dire** compte pour quatre (**4**). Cette convention est celle des travaux de statistique lexicale (B.O.E.N. no 27-07/83).*

*Exception : les lettres euphoniques ne sont pas comptées comme mot. Ex. : « **a-t-il** » compte pour deux (**2**) mots, **t** étant la lettre euphonique. Tolérance : tout nombre (cardinal ou ordinal) sera compté pour un seul mot. Ex : 1988, XXIe.*

Travailler les chapitres de ce sujet

Prepa Help suit le programme d'ECG chapitre par chapitre : cours détaillé, méthodes, pièges, exercices et problèmes corrigés pas à pas, tirés des concours. L'essai gratuit donne accès aux chapitres offerts de ta filière, sans carte bancaire.

Chapitres liés à ce sujet

- Méthode : le résumé
- Méthode : initiation au résumé
- Méthode : la langue écrite

Ouvrir l'essai gratuit

Scanne le code ou clique sur le bouton.

prepahelp.com/#essai

Une question sur le concours ou sur ta filière : **écrire sur WhatsApp**

Les autres années et épreuves : prepahelp.com/annales/ecricome/ecg